

Joseph DURIEUX

---

LE TROUBADOUR

ARNAUT DE MAREUIL

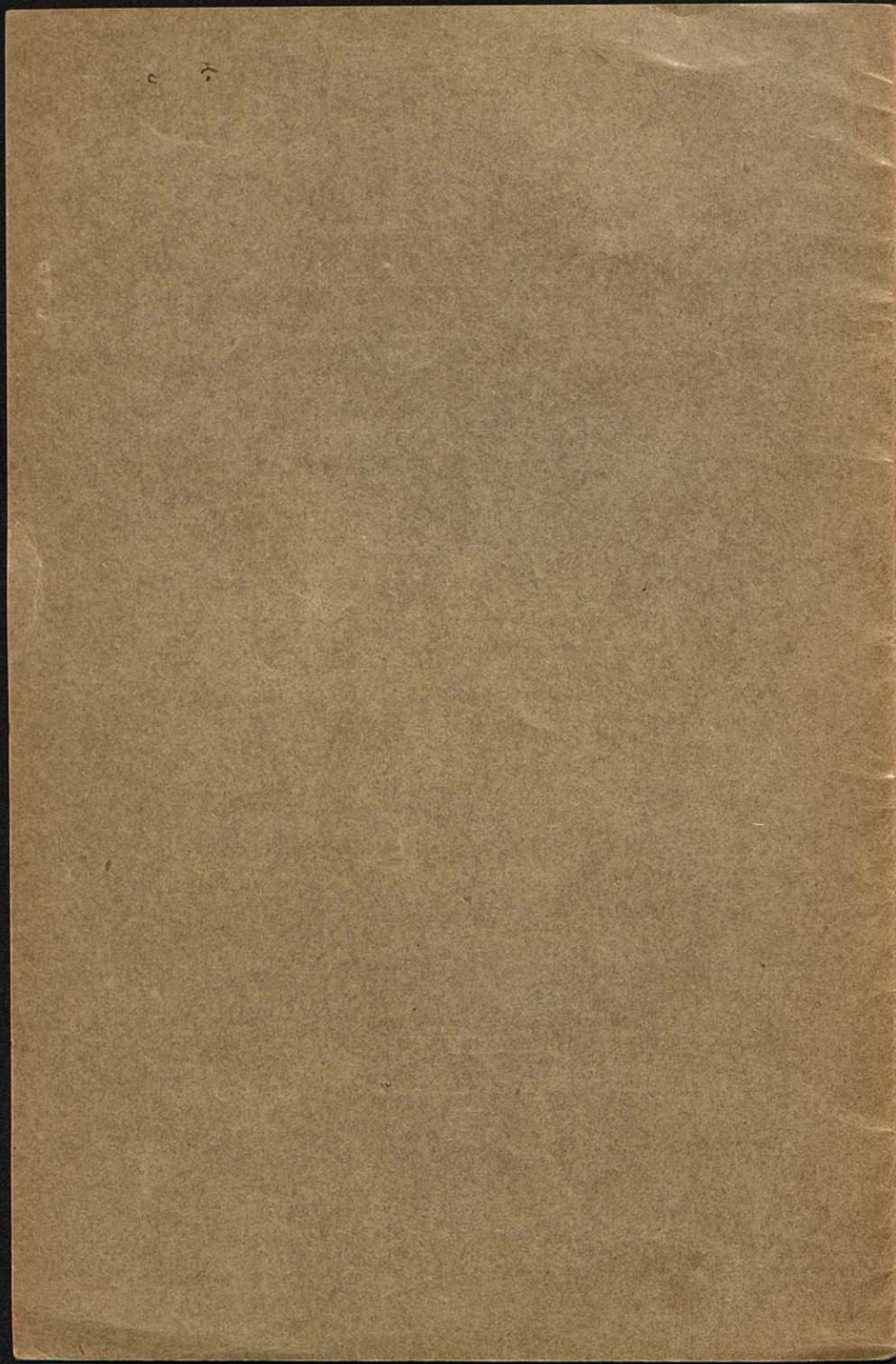


PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DE LA DORDOGNE (ANG. DUPONT ET C<sup>ie</sup>).

—  
1903

Z  
20



Arnaut  
5070.



## ARNAUT DE MAREUIL

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PERIGUEUX

Le troubadour Arnaut de Mareuil naquit dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle au château de Mareuil, de l'évêché de Périgueux, et non dans le diocèse d'Aix-en-Provence, comme l'a prétendu Nostradamus (1); car il était compatriote d'Arnaut Daniel, seigneur de Ribérac (2).

Issu de parents pauvres, plébien ainsi que la plupart des troubadours, Arnaut de Mareuil fit

PZ  
2520

(1) Jehan de Nostredame, frère puîné du grand astrologue Nostradamus, procureur au parlement d'Aix, auteur des *Vies des plus célèbres et anciens poëtes provençaux* (Lyon, 1575, in-8). — M. Chabaneau, qui a donné de cet ouvrage, en 1885, une édition revue et accompagnée d'œuvres inédites, estime que les *Vies* éditées en 1575 ne sont qu'un tissu de fables.

(2) « Arnaut Daniel si fo daquellea encontrada don so n'Arnautz de Marueill de l'evescat de Peiregorc, d'un chastel que a nom Ribairac; e fo gentils hom. » — Cfr. l'article de M. Ginguené dans l'*Histoire littéraire de la France*, ouvrage commencé par des Religieux bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur et continué par des Membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tome xv (1820), page 441. Tous les auteurs ont

néanmoins quelques études et acquit même, pour cette époque, une assez solide instruction.

Il avait un caractère timide, mais il était avenant et d'esprit bien doué. Aussi, ayant chanté dans les manoirs du voisinage, obtint-il quelques succès qui le firent renoncer à la cléricature et l'engagèrent à courir le monde.

De château en château, sa bonne ou sa mauvaise étoile le conduisit, rapportent les biographes, à la cour du vicomte de Béziers, époux d'Adélaïde de Burlats (1). « Et el enamoret se d'ela et d'ela fazia sas cansos » ; l'humble clerc s'éprit de la châtelaine et en fit l'objet de ses chants. Craintif poète, il gardait en son âme le secret de ses amours et n'osait s'avouer l'auteur des pièces qu'accompagnait sur la viole Pistolcta, son ménestrel (2).

---

fait d'Arnaut de Mareuil un périgourdin. Une mention toute spéciale est due à notre éminent compatriote non-tronnais, M. Camille Chabaneau, qui a publié *in-extenso*, avec notes, le texte soigneusement revu des Biographies originales des Troubadours, dans *l'Histoire générale du Languedoc*, tome X, p. p. 209-409 (Toulouse, Ed. Privat, 1885, in-4). Nous appelons sur ce savant travail l'attention des médiéalistes et de nos confrères du *Bournat* pour l'étude des Troubadours du Périgord.

(1) Adélaïde ou Azalaïs, née au château de Burlats, était fille de Raymond V, comte de Toulouse. En 1171, elle épousa Roger II de Béziers, surnommé Tailfeu ou Trencavel, et eut pour fils Raymond-Roger, que Simon de Montfort fit périr à Carcassonne, au début de la guerre des Albigeois.

(2) Listoleta, jongleur provençal, se retira plus tard à Marseille, où d'acteur il devint auteur. *Hist. litt. de la France*, tome XVIII, p. 579, article de M. Emeric David. On possède de lui sept ou huit chansons. *Hist. g. du Languedoc*, X, 289; Barbieri, 129; Bartsch, n° 372.

Enfin il s'enhardit. La dame agréa les poésies qui la célébraient, et encouragea Arnaut discrètement. Mais Alphonse II, roi d'Aragon, adorateur d'Adélaïde, prit ombrage de ce rival-poète et réussit, par ses prières et ses intrigues, à lui faire donner congé.

Dolent par-dessus toutes les douleurs, le pauvre troubadour dut s'éloigner de Béziers. Il se réfugia *com hom desesperatz* près de Guillaume VIII de Montpellier, son protecteur et son ami.

Là, revivant cet amour qui était sa vie, Arnaut composa de nouveaux chants à la bien-aimée, à l'absente. Là il fit la plaintive romance :

Bien douces étaient mes pensées (1) !

Là, il mourut inconsolé et jeune encore, dès les premières années du XIII<sup>e</sup> siècle (2).



Les chants des troubadours, écrits en langue vulgaire, mais pleins de grâce naïve, d'une note souvent élégiaque, émue, célèbrent à l'envi une seule dévotion : l'amour. Les sentiments religieux sont effacés, confondus ; le culte des dames prime le culte divin. Et la vraie devise du troubadour est celle-ci : Ma dame !

---

(1) Molt eran dous miei cossir.

(2) Sur l'activité intellectuelle de Montpellier au XIII<sup>e</sup> siècle, lire une intéressante étude de M. Charles Brun : *Les Troubadours à la cour des seigneurs de Montpellier* (Félibrige latin, 1893).

Arnaut de Mareuil n'a aimé et chanté qu'une seule femme : toutes ses poésies s'adressent à Adélaïde de Burlats. Il l'aima. L'amant se frappa le cœur ; son affection fit ses regrets, son affection et ses regrets en firent un poète. Comme le félibre amoureux de la brune Zani, le troubadour chanta ; et son œuvre, comme celle d'Aubanel, est un *Livre d'Amour*, car elle aussi déborde de passion vécue. Le jugement de Pétrarque sur Arnaut Daniel peut s'appliquer à notre Arnaut : il est grand maître d'amour. Il composait bien, il chantait bien, il lisait bien les romans, rapporte la notice des Manuscrits.

Pour Fauriel (1), Arnaut de Marcuil est « celui des troubadours de cette époque et de cette partie du Midi dans les compositions duquel on trouve le plus de sentiment, de douceur et d'élegance. »

M. de Sismondi (2) exprime le désir de voir publiées les poésies d'Arnaut : « Son langage est clair et facile, son texte peu altéré ; aussi c'est un des troubadours dont on pourrait imprimer les œuvres séparément pour essayer le goût du public sur la poésie provençale et satisfaire en même temps les désirs des érudits dans toute l'Europe, qui regrettent ces monuments de la première littérature moderne et de la première civilisation. »

De plus, ce qui charme chez Arnaut de Mareuil, et ce qui apparaît nettement dans ses lieds,

---

(1) C. Fauriel (de l'Institut) : *Histoire de la poésie provençale*, cours professé à la Faculté des lettres de Paris en 1831-1832. Tome II, p. p. 45, 55.

(2) *De la littérature du midi de la France*. Tome 1<sup>e</sup>, p. 169.

c'est qu'ils sont essentiellement *subjectifs* (1). Ils reproduisent les sentiments propres de leur auteur, sa rêverie ailée, ses méditations poétiques, ses premiers troubles, ses appels, ses frissons, puis sa désespérance et son deuil, pour tout dire : ses états d'âme, les effusions d'un cœur sensible, l'expansion d'un esprit harmonieux, d'une *anima symphonialis*. La poésie ici est personnelle, vivante, toute de sincérité émue. Arnaut y donne le meilleur de lui-même. Il aime et il chante. Il souffre et il chante encore. Aussi cette œuvre mouillée de larmes est en quelque sorte son autobiographie, qui complète le peu de détails qu'on a sur sa vie aventureuse, aimante, finie dans la tristesse, achevée trop tôt, et dont il n'y a presque rien à dire.

Poésie, Vérité : telle devrait être l'épigraphie de ses œuvres, et il pourrait dire :

Ma lyre est l'écho de mon âme,  
Et ses accents sont des soupirs.

Discréption, timidité chaste, l'âme du troubadour éclate dans ses épanchements, charmants parce qu'ils sont vrais, touchants car ils partent du cœur qui les inspire et qui seul est poète. Ce n'est pas l'amertume de Rosignac le misogyne, ni la vénalité avouée de Cairels (2) ; ce sont des

---

(1) « Comme lyriques humains de l'amour, la comtesse de Die, Bernard de Ventadour, Giraud de Bornelh, Arnaut de Marcilh, Gaucelm Faidit et leurs disciples... sont de la lignée des plus grands, en même temps que les aïeux directs des maîtres modernes de la poésie subjective. » Introduction (p. xvi), par M. Paul Mariéton, à l'ouvrage de M. Sernin Santy : *La comtesse de Die*.

(2) Pierre de Rosignac ou de Bucignac, clerc et gentilhomme d'Hautefort. Elias Cairels, troubadour, né à Sarlat.

confidences attendries, débordantes de douce intimité et de pénétrante mélancolie. Amour dictait les vers que soupirait Arnaut. Leur simple lecture est agréable, bien qu'ils aient été composés pour être chantés.

On ne saurait, en effet, se faire une idée exacte de leur valeur. La musique, trouvée avec les paroles, était leur accompagnement naturel. Elle en faisait quelque chose de léger et de profond ; par son rythme suave et les intonations du jongleur elle ajoutait à leur euphonie, les rendait délectables à ouïr. La musique a sa poésie, disait Lamartine, et les vers ont leur harmonie.

Nous ferons maintenant au poète plusieurs emprunts, que nous présenterons au lecteur comme des pièces de conviction. Voici donc quelques citations françaises. On nous pardonnera de les avoir traduites, *tradulore traditore*, le traducteur étant un traître.

Arnaut voit Adélaïde, et il l'aime. Sa passion naît, grandit éperdue, sans oser se déclarer :

« Le premier jour que je vous vis, dame, votre amour m'entra si profondément au cœur, il y mit un feu si vif que, depuis, il n'a pas diminué. Les feux d'amour sont puissants et forts ; ni le vin ni l'eau ne peuvent les éteindre ; une fois allumés, ils brûlent à jamais, chaque jour ils s'accroissent et redoublent..... Je ne croyais point, en venant dans ces lieux, payer si cher le plaisir d'avoir vu tant de beauté et tant de grâce. On a bien raison de le dire et je l'éprouve : qui voulait se chauffer se brûle. *J'aime sans oser en faire l'aveu.* Je me vois condamné à fuir celle que j'adore, de peur que mes regards ne trahissent mon secret : cette témérité lui paraîtrait impardonnable. Mon cœur, du moins, me la représente comme un miroir, et je suis heureux de l'y contempler. »

L'amoureux craint de se montrer ; mais le poète chante, et ses chants ont la discréption de l'idylle. L'amour qui paraît n'est pas toujours le plus ardent :

« L'amour le plus vif est le plus timide. Dès qu'il devient pressant, il doit paraître suspect... »

» J'aime, et ma raison s'oppose à mon penchant.

» Sans doute, il me sied mal de porter mon ambition si haut. Il faut laisser aux rois l'honneur de soupirer pour Elle. Mais quoi ! l'amour n'égalise-t-il pas les conditions ? Dès qu'on aime, on est digne d'être aimé. Toute distinction disparaît devant Dieu, qui juge seulement les cœurs. O parfaite image de la Divinité, imitez votre modèle. Après tout, mon cœur vaut bien celui d'un duc ou d'un roi, et c'est se rendre égal aux souverains que d'avoir des vues qui leur feraient honneur. »

Et, malgré tout, il hésite et ne sait comment révéler son secret :

« Il y a longtemps, ma dame, que je cherche le moyen de vous apprendre, en personne ou par messager, ce que je pense et ce que je sens. Et je crains qu'un message ne vous irrite; et préférant parler moi-même, je crains que la contemplation de votre beauté ne me fasse oublier tout mon rêve. Aussi je vous envoie ma lettre scellée de mon sceau : il n'est pas messager plus courtois et discret. Et, selon le conseil d'Amour, j'écris ce que ne pourrait dire ma bouche. »

Et il se dévoile ainsi.

L'amour embellit tout. Tout est parfait chez la châtelaine d'Arnaut; et dans le portrait qu'il nous en fait, aucun détail n'est omis. En cette

Lettre d'Amour, un des fleurons de sa couronne poétique, il loue la belle et blonde chevelure de sa dame, son front plus blanc qu'un lys, ses beaux yeux dont le regard est un sourire, son nez droit et bien fait. Il vante son teint aux fraîches couleurs, plus vermeil et plus blanc que les fleurs, sa bouche petite, ses jolies dents plus blanches que l'argent affiné, son menton, son cou, ses formes blanches comme neige et fleur d'épine, ses fines mains d'albâtre, ses doigts délicats et bien faits... Et quand il se rappelle tant d'attraits, il éprouve un tel transport qu'il ne sait plus où il va, d'où il vient; et vraiment il s'étonne de pouvoir se soutenir, alors que ses traits se décolorent et que son cœur défaille.

Il n'est pas, aux yeux de l'amant, de femme plus accomplie que l'aimée. Aucune dame ne lui est comparable : ni Sémiramis, ni Blanchesflor, ni la belle et blonde Yseult ne peuvent lutter en beauté avec celle qu'il aime.

Les comparaisons abondent chez Arnaut de Mareuil qui les choisit presque partout. Le renouveau l'inspire.

« Tout me la plait, chantait-il. La fraîcheur et l'émail des prés, la diaprure des fleurs en me retrâçant quelques-uns de ses appâts m'invitent sans cesse à la célébrer. Grâce aux exagérations des troubadours, je puis la louer autant qu'elle en est digne. Je puis dire qu'elle est la plus belle dame de l'univers. S'ils n'avaient pas prodigué cent fois cet éloge à qui ne le méritait point, je n'oserais le donner à celle que j'aime : ce serait la nommer. »

Puis cette déclaration imagée, cette cantilène simplement exquise, qui décèle un sens délicat des beautés de la nature :

“ Dame, vous êtes plus gente créature de ce monde, et meilleure que je ne saurais dire. Vous êtes plus belle qu’un beau jour de mai, que le soleil de mars, que l’ombre de l’été, que la pluie d’avril, que la rose, fleur de beauté. »

Et plus loin :

« Vous êtes plus belle que la fleur qui naît. »

« On peut, ajoute ici M. Charles Gidel (1), trouver dans Virgile, dans Horace, dans Catulle, des images plus vraies, plus tendres, plus habiles, plus générales ; on n’en trouvera pas de plus fraîches, de plus vives, de mieux peintes des couleurs de l’imagination. »

Arnaut est un amant timide, discret, qui s’alarme de la malignité publique et ne veut qu’une stricte intimité :

« Que nul ne s’imagine que j’aille révéler le château où elle commande en reine. Tout amant devrait céler et fermer son cœur aux regards des envieux et des calomniateurs, de ces méchants parleurs qui détruisent toute félicité. Car le siècle est si plein de félonie que non-seulement il faut taire la vérité, mais souvent dissimuler et mentir..... Nous trois, ô ma dame, l’amour, vous et moi, connaissons seuls l’accord passé entre nous sans autre témoignage. »

L’amour rendu est le plus grand bonheur de celui qui aime. Aussi demande-t-il d’être payé de retour.

---

(1) Ch. Gidel : *Les Troubadours et Pétrarque*. Thèse de doctorat ès-lettres (1851).

« Cime et racine de sagesse, chambre dc joie  
et courtoisie, ah ! je vous en prie, mains jointes,  
agréez-moi pour serviteur en me promettant  
votre amour. Puisque Amour m'a par vous  
vaincu, puisse vous vaincre aussi par moi Amour,  
qui toutes choses vaine, dame ! »

A sa dame revient tout l'honneur d'avoir rendu  
l'amoureux poète, et il lui reporte le faible mé-  
rite de ses chants comme de ses actions :

« C'est de vous, je le sais, que vient tout ce  
que je fais, tout ce que je dis de bien. »

Pour les amoureux, la terre est un paradis, et  
rien n'amoindrirait la douleur de s'être perdu.

« Si Dieu me laisse jouir de cet amour, je  
croirai que le ciel est privé de liesse et de joie.  
Si je perdais celle que j'aime, Dieu lui-même  
n'aurait pas de quoi me consoler. »

Plus tard, lorsque Arnaut est contraint de  
quitter Béziers, sa muse a des accents doucement  
attristés, mais sans reproches. L'aimée est ab-  
sente, et le troubadour se souvient avec mélan-  
olie :

« Je sais bien qu'il ne faut pas croire le pro-  
verbe : Quand l'œil ne voit, le cœur ne souffre.  
Dame, quand mes yeux ne peuvent vous voir,  
j'ai bien le cœur dolent... Qu'on ne dise pas que  
l'âme est seulement touchée par l'entremise des  
yeux ! Je ne vois plus l'objet de ma flamme, je  
n'en suis que plus vivement occupé du bien que  
j'ai perdu. Telles sont les souffrances que tout  
le jour j'endure. Mais, la nuit, ma peine aug-  
mente. Oui, lorsque je suis allé me mettre sur ma  
couche, que je pense y trouver quelque repos,  
que tous mes compagnons dorment, que nul

bruit ne se fait plus entendre, alors je me tourne et retourne, je pense et repense et soupire..... Hélas ! durant mon sommeil, maintes fois je crois être avec vous, je goûte le suprême bonheur ; et à mon réveil, je vois, éprouve et reconnaît qu'il n'en est rien, et mon ivresse tourne en larmes. »

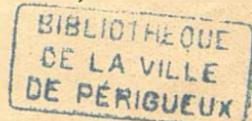
Et encore :

« On a pu m'éloigner de sa présence. Rien ne pourra cependant rompre le nœud qui lui attache mon cœur. Ce cœur si affectueux et si constant, Dieu seul le partage avec elle ; et la part que Dieu en possède, il la tiendrait d'Elle comme mouvante de son domaine, si Dieu pouvait être vassal et relever de fief. Lieux fortunés qu'Elle habite, quand me sera-t-il donné de vous revoir ? N'apercevrai-je donc personne qui arrive de ce côté-là ? Un pâtre venant du pays de ma dame mérite plus de considération pour moi qu'un seigneur châtelain. Ah ! que ne puis-je être confiné dans un désert, m'y rencontrer avec celle que j'aime. Un désert avec elle, tant je la désire, me tiendrait lieu de paradis. »

\*\*\*

Dante et Pétrarque, celui-ci surtout, ont beaucoup emprunté à nos rapsodes du XII<sup>e</sup> siècle (1).

(1) Arnaut de Marcuil n'est pas, en effet, le seul troubadour du Périgord à cette époque. Il en est légion d'autres qui comptent parmi les meilleurs du cycle. Bertrand de Born et son fils, Giraud de Borneilh, Pierre de Bergerac, Elias Cairels, Arnaut Daniel, Hélie Fonsalada, Hugues de La Bachelerie, Gausbert de Puychibot, Pierre de Rosignac, Giraut de Salignac, Aimeric de Sarlat, Saill de Scola, Guillaume de la Tour-Blanche. V. Léon Clédat : *La poésie lyrique au Moyen-Age*, et notre étude dans *Lemouzi*, mars 1896.

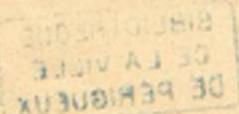


Pour Dante, qui les imite et « prolonge en Italie les soupirs de leur voix expirante », il prise fort Bertrand de Born et le met au-dessus de tous. La critique moderne est généralement de cet avis. « Cependant, remarque M. Gidel, s'il faut à ce chevalier poète aux heures de son loisir opposer un de ces troubadours attentifs et studieux, dont la main est plus habile à manier la plume que la lance et l'épée, je choisirai Arnaut de Mareuil. Il n'a rien des fougues de Bertrand de Born ; l'étude a fait toute son occupation, et elle imprime à ses chants un caractère de chaste timidité. Si les chants guerriers sont heurtés, fatigants plus d'une fois et durs, c'est qu'ils ont été, pour ainsi dire, composés à cheval, écrits dans la mêlée ; mais Arnaut de Mareuil est un clerc ; ses pièces ont moins d'éclat, moins de cette bruyante passion qui convient aux gens de guerre ; elles ont, en revanche, plus d'art, plus d'aisance et de facilité. Entendez-le raconter ses souffrances d'amour, ses rêves décevants ; il n'est pas un détail qu'il omette, il poursuit son idée avec le talent d'un homme formé par les études littéraires. Les souvenirs des romans, ceux d'Ovide, de l'antiquité se mêlent et se confondent : Sémiramis, Léda, Hélène, Antigone, Ismène se trouvent citées à côté de Rhodoceste, Blanchefleur, Biblis et la belle Yseult. »

On nous pardonnera cette appréciation un peu longue. En vérité, on ne pouvait mieux comparer l'humble et timide Arnaut avec le barde militant d'Hautefort.

\* \* \*

Au contraire, celui des troubadours que préférail le chantre de Laure, est Arnaut Daniel, de Ribérac, inventeur de la Sixtine. On trouve dans



le quatrième chant du *Triomphe de l'Amour*, la description suivante :

« A la suite de ces poètes marchait une foule d'étrangers qui ont écrit en langue vulgaire : le premier entre tous, Arnaut Daniel, grand maître d'amour (1), dont le style élégant et joli fait encore honneur *au pays qui l'a vu naître*. Avec lui marchaient l'un et l'autre Pierre (P. Rogier et P. Vidal), si tendres aux coups d'Amour, et le moins fameux Arnaut (de Mareuil)... »

Pétrarque paraît être seul de son avis. Les troubadours, en effet, citent Arnaut de Mareuil de préférence à Arnaut Daniel, et le citent plus souvent que nul autre de leurs maîtres. L'*Histoire littéraire de la France* comprend ainsi l'appellation d'*Il men famoso Arnaldo* : seulement parce que sa renommée avait moins d'éclat. Diez ne trouve pas non plus ce titre justifié, et présume que les meilleures œuvres de Daniel ne nous sont pas parvenues. Suivant l'abbé Millot, « de tout temps il y a eu de fausses réputations fondées sur quelques jugements particuliers, dont l'autorité prévaut sans examen jusqu'à ce qu'enfin la critique discute, la vérité perce et le fantôme du préjugé s'évanouit. Telle a été la réputation d'Arnaut Daniel....., et Arnaut de Mareuil paraît l'emporter sur lui à tous égards. »

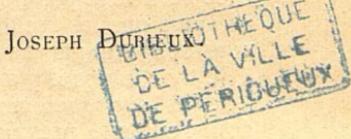
Un autre auteur très compétent, Raynouard, comprend mal aussi les causes de cette célébrité surfaite et se prononce pour notre troubadour « remarquable par la gracieuse et abondante facilité de son style. »

---

(1) Fra tutti il primo Arnaldo Daniello, gran maestro d'amor (*Triunfo amore*).

Fauriel écrit à ce même sujet : « Pétrarque faisait là une distinction qu'il ne faut pas prendre à la rigueur », et se montre sévère pour le seigneur de Ribérac. M. Auguis enfin se prononce pour Arnaut de Mareuil : « Sa versification est pleine de naturel et de tendresse et c'est lui qui aurait mérité entre les Provençaux d'être appelé le grand maître d'amour, nom que Pétrarque accorde à un autre troubadour, Arnaut Daniel ; mais les pièces qui sont restées de ce poète ne répondent pas au gracieux éloge de Pétrarque. »

Tel est Arnaut de Mareuil, un poète réputé de son temps et presque ignoré ou mal connu du nôtre. Aussi n'est-il que juste de rappeler le souvenir quelque peu effacé de celui qui, — après Bertrand de Born et Bernard de Ventadour, un peu au-dessous, mais à côté d'eux, — occupe, à notre avis, une place prépondérante parmi les troubadours.



---

## BIBLIOGRAPHIE

I. — Le bagage poétique d'Arnaut de Mareuil se compose d'environ trente pièces lyriques, de trois épîtres (*brenſ*) ou *saluts* (en vers de huit syllabes à rimes plates), et de deux petits poèmes didactiques ou *enseñamcns* (en vers de six syllabes à rimes plates).

Il n'a pas encore été donné de ses œuvres une édition critique.

Manuscrits 3204, 3205, 3206, 3207 de la Vaticane.

Manuscrits 854, 856, 1592, 1749 et 22543 à la Bibliothèque nationale, à Paris (anciens 7225, 7698 de la Bibl. Royale).

Poésies inédites publiées d'après les MSS. de la Bibliothèque Laurentienne, à Florencé, par M. Chabaneau, dans la *Revue des Langues romanes*, tomes xx et xxi, année 1881, p. 53, II, et 1882, p. 165;

II. — Outre les références que nous signalons en notes, on consultera sur Arnaut de Mareuil les ouvrages étrangers suivants :

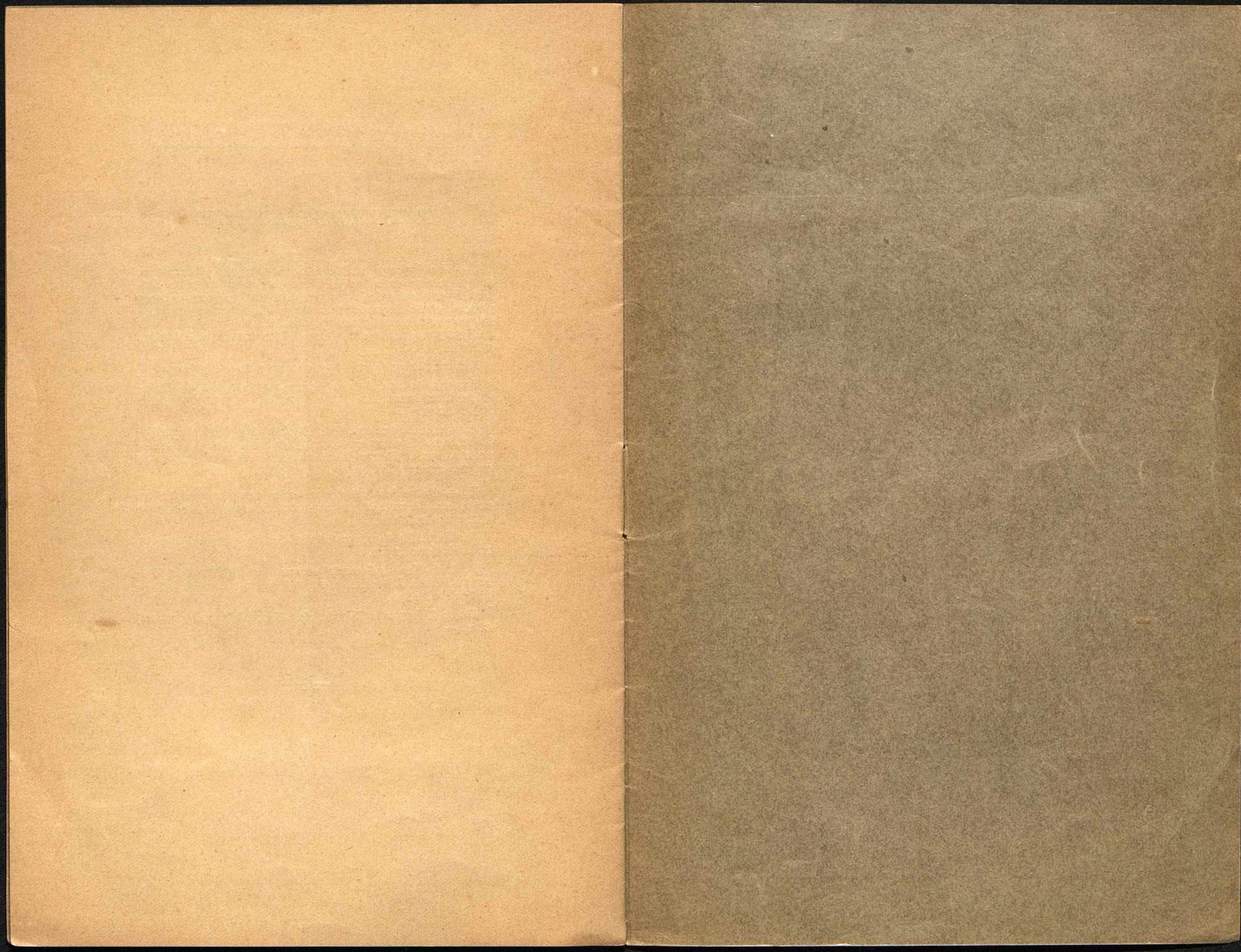
Barbieri : *Dell' origine della poesia rimata*, p. p. 55, 108. Modène, 1790.

Bartsch (Karl) : *Grundriss zur Geschichte der provenzalischen Litteratur*, 22, 29, 32, p. p. 40-41, 47. — Elberfeld, 1872.

Diez : *Leben und Werke der Troubadours*, p. p. 103 et s. —

J. D.





P  
25